

REVISTA de ISTORIE SOCIALĂ, I–XV, Iași, 1996–2011

Voici une revue qui s'est proposé, il y a quinze ans, d'aborder une problématique rarement visitée dans l'historiographie roumaine et qui tient parole. Son directeur, Mihai Răzvan Ungureanu, a su réunir autour de lui les meilleurs historiens de sa génération, qui représentaient alors la jeunesse et l'espoir. La jeunesse passe, mais l'espoir demeure et sa justification se trouve dans les résultats déjà obtenus dans les directions de recherche que cette revue entretient. Il est temps de jeter un coup d'oeil sur la quantité d'études qui se sont ainsi amoncélées et qui démontrent la volonté de renouvellement qu'on avait affirmée au début. Il ne sera naturellement pas question de toutes: on n'a retenu ici que celles qui, à partir souvent de documents inédits, se laissent encadrer dans des thèmes communs. Pour la bibliographie suivante on va citer seulement le volume de la revue.

Il y a certaines questions essentielles qui ont suscité des débats qui durent encore. C'est ainsi que l'existence, jusqu'au XX^e siècle, d'une communauté agraire libre et indivise, le pays de Vrancea, fut interprétée par le sociologue Henri Stahl qui avait été témoin de ses derniers souvenirs comme la survivance d'une structure sociale archaïque, remontant à une expérience pré-statale. Cette théorie, appuyée sur des exemples balcaniques et occidentaux, est défendue par Paul H. Stahl (I), tandis que Mircea Ciubotaru (XIII–XV), ayant étudié en Moldavie l'origine de la classe des propriétaires de francs-alleux, se figure qu'il faudrait les considérer tous comme appartenant à la petite noblesse.

Pour se rendre compte de la population des pays roumains et de ses habitations au XVIII^e siècle, il faut voir le tableau qui en est fait par l'officier autrichien Hora von Otzellowitz, auteur d'une carte de la Moldavie à l'ouest du Siret, et la description donnée de la Valachie et du Banat par un missionnaire franciscain en 1764. Les éditeurs du premier document sont Ion Donat et Șerban Papacostea (II–III – XIII–XV avec la suite au prochain volume); la visitation de Blasius Kleiner est éditée par Paul Cernovodeanu (VIII–IX, avec le texte original en latin).

D'autres études concernent le domaine du prince Șerban Cantacuzène (Mariana Lazăr I) et l'inventaire des biens emportés par Pierre le Boiteux en exil (Petronel Zahariuc, XIII–XV). Ce genre de documents a stimulé de longue date l'intérêt des érudits. Les richesses des Cantacuzène du XVII^e siècle sont ainsi évaluées par Violeta Barbu (I) et par Petronel Zahariuc (IV–VII), le second auteur publiant la liste des dépenses causées par deux noces en 1662 et 1663. L'approche de Lidia Cotovanu est différente: elle entreprend une étude généalogique approfondie de la famille Căndescu, boyards de la région de Buzău, pour démontrer leur relation avec l'Épire (X–XII), ce qui doit être un chapitre d'une vaste enquête sur les contacts entre la Grèce du nord et la Valachie. On doit au professeur Ion Caproșu l'édition des comptes du trésor de Moldavie en 1776 et en 1792 (I et II–III) qui, à part leur intérêt pour l'histoire économique, représentent une source exceptionnelle pour la prosopographie. La fortune des boyards moldaves de la famille Gane est évoquée par Mihai R. Ungureanu grâce aux documents de la première moitié du XIX^e siècle qu'il a publiés et commentés (I). Miclăușeni était une terre des Sturdza; les comptes de ce manoir pour les années 1830–1840 ont servi à Costin Merișca afin de décrire la vie sur ce domaine (II–III).

L'histoire du commerce est également présente dans cette revue, par exemple lorsque Maria Pakucs-Willcocks (VIII–IX) analyse soigneusement les dossiers des scribes de Sibiu qui enregistrent les échanges entre la Transylvanie et la Valachie. L'apparition au XVII^e siècle d'un groupe de marchands qui, en s'enrichissant, deviendront souche de boyards est discutée par Petronel Zahariuc (IV–VII) et par Gh. Lazăr (XIII–XV). Il faut aussi savoir gré à Gh. Lazăr de révéler des testaments de marchands des XVII^e et XVIII^e siècles (l'épouse d'un de ces bourgeois dit sa fierté d'être peinte avec toute sa famille au tableau des donateurs au monastère de Câmpina). Constanța Vintilă-Ghițulescu a rassemblé des feuilles dotales, de 1700 à 1865, qui permettent de juger de la condition économique et de la qualité culturelle de la bourgeoisie valaque (X–XII).

Et les paysans, où sont-ils? Deux articles expliquent la structure sociale des Roumains de Transylvanie. Le médiéviste Ion Aurel Pop (II–III) se préoccupe depuis longtemps du recrutement d'une noblesse roumaine en Transylvanie au XIV^e et XV^e siècles; il revient ici sur ce sujet. On a toujours dit que les Roumains de Transylvanie n'étaient que des paysans. Sorin Mitu (VIII–IX) s'efforce de démontrer que, dès le XVIII^e siècle, cette société était plus complexe et que les mutations

politiques qui ont conduit à la prise d'armes de 1848 ont été possibles parce que les lettrés roumains, uniates et orthodoxes, s'étaient déjà saisis de positions qui ont dicté leurs choix et leurs actions.

Dans les principautés de Valachie et de Moldavie, comme dans la Roumanie qui a pris naissance par leur union, la société n'était pas homogène. La condition de «sujets» des Etats occidentaux conférait un statut juridique privilégié aux Roumains autant qu'aux ressortissants étrangers. Pour cette raison, le nombre des bénéficiaires de ces impunités ne cessait de croître: Paul Cernovodeanu (I) met en cause des statistiques de «sujets» britanniques – en 1834, par exemple, 150 à Galați. Une documentation abondante sur l'assimilation est employée par Mihai R. Ungureanu (I) à propos des conversions à l'orthodoxie. Celles-ci, encore rares au XVIII^e siècle, attestent le mouvement d'immigration, partant de Pologne et de Transylvanie après 1820: les catholiques et les uniates étaient alors beaucoup plus nombreux que les juifs. Les travaux de Radu Ștefan Vergatti (II–III) et de Marius Chelcu (IV–VII et X–XII) construisent la dynamique de la présence juive à Bucarest et à Jassy depuis 1850 jusqu'en 1939.

Les témoignages sur l'état des connaissances médicales et sur l'organisation des oeuvres de charité offrent une direction de recherche suivie par le docteur G. Brătescu qui est un spécialiste chevronné (I), par Lidia Trăușan-Matu qui consacre sa thèse à la médecine populaire (XIII–XV) et par Ligia Livadă, dont deux articles richement documentés étudient les prises de position au sujet de la pauvreté dans la société roumaine des XVII^e–XIX^e siècles (I et II–III). En outre, Maria Magdalena Szekely, en feuilletant de vieux papiers, y a trouvé des avis de remèdes mêlés à des recettes d'économie domestique (VIII–IX).

Une approche plus sociologique et plus anthropologique met ensemble divers exemples de l'état qui reliait les gens soumis au contrôle de la communauté.

Dans une analyse menée à travers les archives judiciaires, Constanța Vintilă-Ghițulescu ressuscite l'atmosphère des *mahalas* – les quartiers habités par le menu peuple – de Bucarest, où les suspicions, les rumeurs, les disputes entre voisins émergent des dépositions des accusés ou des témoins (VIII–IX). Violeta Barbu perçoit aux XVII^e et XVIII^e siècles la naissance de l'opinion publique. Or, cela veut dire aussi bien surveillance que stratégie de l'enseignement. Andi Mihalache a choisi une longue série de rapports de la police politique afin de montrer comment les agents enregistraient les conférences de N. Iorga, historien qui n'avait guère de réticence à traiter des sujets d'actualité (on verra que, en 1908, les informateurs étaient plus lucides et cultivés, tandis que, une trentaine d'années plus tard, leurs successeurs avaient été modélés par la routine du métier). Iorga lui-même, par sa rhétorique séduisante, parvenait à accomplir l'éducation civique d'un vaste public (VIII–IX et X–XII). Ramona Caramelea (XIII–XV) étudie des documents tout aussi éclairants, les discours prononcés lors des inaugurations d'écoles: c'est comme ça qu'on devenait patriote à une époque où le nouveau royaume de Roumanie avait besoin de la foi de ses citoyens. Cette tradition qui n'était pas encore totalement éteinte il y a une trentaine d'années est reflétée (IV–VII et VIII–IX, X–XII, XIII–XV) par deux textes autobiographiques. Les auteurs, un professeur de lycée et un prêtre, portent ainsi témoignage sur l'apprentissage que, jeunes paysans, ils avaient affronté pour se préparer à leur métier.

Le dernier volume offre une dizaine d'études qui se rapportent au monde animal, à sa place dans la vie quotidienne, à ses représentations visibles et dans l'imaginaire. Cette initiative inattendue achève de nous convaincre que la génération montante de médiévistes et de modernistes cherche des solutions novatrices et complexes.

Andrei Pippidi

Ernest OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU, Petre GURAN, Cornel Constantin ILIE, *STINDARDUL LITURGIC AL LUI ȘTEFAN CEL MARE*, Bucarest, 2011, 119 p.

Nous avons là le catalogue d'une exposition ouverte l'année dernière à Chișinău avant d'être inaugurée en janvier à Bucarest au Musée National d'Histoire. Une exposition très soignée. Le texte du catalogue qui l'accompagne est écrit en roumain, russe et français, avec une cinquantaine de planches et photos. Il faut dire que c'est la première édition scientifique d'un précieuse oeuvre d'art, la première après la restauration à laquelle elle a été soumise pendant sept ans.